

Introduction

Des amis sont passés chercher Karine, neuf ans¹, et son frère pour les emmener dans une salle de lutte. Voici comment elle décrit ses premiers pas sur un tapis de lutte :

Cette activité nous a remplis de joie. On faisait des jeux d'éveils corporel et sensoriel. On se découvrait à travers l'autre. On se reconnectait avec notre instinct. On courait partout sur le tapis. On sautait, on roulait, on rigolait : un vrai bonheur! (Karine, lutteuse)

Karine est devenue une lutteuse de haut niveau. Aujourd'hui, elle ne joue pas, ne s'amuse pas et ne

1. J'ai anonymisé les prénoms des sportives et sportifs qui m'ont accordé un entretien. Dans certaines disciplines, peu d'athlètes ont participé aux Jeux olympiques ou aux championnats du monde. Révéler ces détails reviendrait pour certains athlètes à lever l'anonymat; c'est pourquoi je donnerai des informations parfois génériques. Karine a lutté à un haut niveau et participé à des compétitions internationales. Elle est aujourd'hui entraîneuse de lutte.

rigolera pas : elle dispute la finale des championnats d'Europe. Son adversaire combat dangereusement, exécutant des prises interdites qui lui valent deux avertissements. Elle manœuvre Karine et tente une autre prise prohibée. Karine est excédée : « *Là, je vois la tête de l'arbitre, la tête de mon adversaire, la tête de mon entraîneur.* » Le gymnase est devenu silencieux. Karine sent que quelque chose n'est pas normal. Elle comprend. Son adversaire vient de lui luxer l'épaule. Presque au même instant, elle aperçoit son entraîneur prêt à monter sur le tapis pour interrompre le combat. Elle pousse un cri – « *Non!* » – qui le stoppe net. La lutte peut reprendre :

Tu sais, je sais pas comment j'ai fait. Je sais pas, je sais pas, je sais pas... Je sais juste pas. Tu sais c'était le bras à Jamel Debbouze. Je continue le match. Là, je savais que je n'allais pas pouvoir le continuer pendant dix ans avec un bras qui ne fonctionnait plus. Je ne sentais plus rien. Mais je n'avais pas mal. Je ne sentais pas la douleur. Je sais pas, je sais pas ce qui s'est passé. Et de là, j'ai fait une attaque! Donc évidemment mon bras et mes doigts, je les ai accrochés dans le maillot et j'ai fait une attaque avec le bras gauche. J'ai eu comme un truc qui est sorti de mes tripes, un cri. Jamais moi je criais sur un tapis. J'étais toujours dans la maîtrise et tout. Là, c'est un truc de ouah! *La warrior* quoi, un truc transcendantal. Et en fait, j'ai fait la prise et j'ai gagné le match. Sauf que je ne me rappelle même plus quand l'arbitre a levé le bras. Parce que dès que j'ai su que j'avais gagné, là, la douleur elle est revenue d'un coup!

À ses débuts, Karine allait à la lutte pour rouler sur un tapis, pour se divertir. Puis elle a passé des milliers d'heures à s'entraîner. Elle a changé. L'écart temporel entre ces deux expériences est le sujet de ce livre. Karine a grandi en partie sur des tapis de lutte. Quel rôle a



joué cet apprentissage dans la construction de la femme qu'elle est devenue ?

Au cours de cette finale, Karine n'a pas crié de douleur. Elle l'a dit : à cet instant, elle n'avait pas mal. Elle a crié pour stopper son entraîneur. Elle n'a pas réfléchi. Elle n'en a pas eu le temps. Elle a « pensé en femme d'action ». Les années d'effort, de sacrifices, la douleur ressentie lors des entraînements et les régimes draconiens auxquels elle s'est astreinte lui ont permis d'ignorer momentanément, dans le feu de l'action, son épaule luxée, les regards inquiets de l'arbitre, ceux de son entraîneur et le silence de la salle.

Lors de cette finale, Karine vivait dans un autre monde ; ses sensations étaient différentes de celles que nous éprouvons quotidiennement. Être capable d'ignorer, même temporairement, la douleur provoquée par une luxation d'épaule est une capacité peu commune. Les lutteurs éprouvent et développent d'autres sensations extraordinaires. L'entraînement a fait de leurs mains et de leurs doigts des instruments puissants et sensibles. Ils tiennent et cherchent une faille, guettent les intentions de leur adversaire pour mieux le contrer ou l'utiliser à leur avantage. Lutter, c'est tenir et deviner ; c'est lire son adversaire du bout des doigts. Karine, Magali² et Steve³, qui ont passé leur vie sur des tapis de lutte ou à proximité d'eux, vont nous raconter tout cela.

2. Magali lutte à un niveau national ; elle est également entraîneuse dans un pôle de haut niveau.

3. Steve a lutté à un niveau national pendant quatre ans. Il a dû stopper sa carrière sportive en raison de blessures récurrentes. Il prolonge sa passion en entraînant d'autres lutteurs et en faisant le tour du monde pour rencontrer des lutteurs étrangers et affiner son expertise.



Pendant que les athlètes luttent et affinent leurs sensations tactiles, 50% des Français passent plus de la moitié de leur temps libre devant des écrans de télévision, d'ordinateur ou de tablette⁴. Selon l'anthropologue Constance Classen, nous vivons dans une société de l'image dans laquelle « il ne reste souvent rien à sentir. Les attractions de la publicité, de la télévision et d'internet sont conçues pour être consommées et consumées par les yeux et les oreilles⁵. » Le philosophe Bernard Andrieu et l'historienne Claudine Haroche voient dans ces pratiques quotidiennes un rejet des contacts tactiles, ou « haptophobie⁶ ».

De la douleur des entraînements à l'extase ressentie parfois en compétition, le monde des athlètes de haut niveau est fait de sensations (notamment tactiles) extrêmes et subtiles. Car le sport développe l'acuité sensorielle. Serge Simon, ancien rugbyman, décrit sur plusieurs dizaines de pages les stimulations sensorielles ressenties pendant les quelques secondes que durent les étapes d'une mêlée – la liaison, l'impact, l'introduction et la poussée⁷ –, et notamment le liaison avec ses partenaires comme une chorégraphie délicate :

4. RICOCH Layla et ROUMIER Benoît, 2011, « Depuis 11 ans, moins de tâches ménagères, plus d'Internet », *Insee Première*, n° 1377 (disponible sur : www.insee.fr/fr/themes/document.asp?ref_id=ip1377#inter4, consulté le 10/08/2013).

5. CLASSEN Constance, 2005, *The Book of Touch*, Oxford, Berg, p. 1. (Sauf indication contraire, toutes les traductions sont de l'auteur.)

6. ANDRIEU Bernard, 2008, *Toucher : se soigner par le corps*, Paris, Les Belles Lettres; HAROCHE Claudine, 2008, *L'avenir du sensible : les sens et les sentiments en question*, Paris, PUF.

7. SIMON Serge, 2008, *La mêlée*, Boulogne-Billancourt, Éditions Prolongations.



Il ne me voit pas. Il me sent. Ses yeux ouverts ont laissé partir la conscience des choses. Je passe sous son bras, en fléchissant un peu les jambes et en inclinant la tête. Je me colle à lui. Mon épaule touche son flanc droit et mon bras l'enserme. Puis je remonte, sans perdre le contact, en le frôlant. J'emboîte mon épaule au fond de son aisselle. Pour aller bien au fond et ne faire qu'un avec lui, je dois aller chercher très loin avec ma main droite une liaison qui me collera à lui. Comme je suis en retard, le pilier droit est déjà lié. Son bras gauche croise dans le dos du talonneur et sa main a accroché son maillot sur le côté gauche. Je dois être un avec le talonneur. Je dois m'attacher à lui. Rien ne doit passer. Pas même la lumière. Le pilier droit, qui a déjà enroulé son dos, le sait et écarte son bras pour laisser passer le mien. Je me faufile entre eux deux. Ma main rampe sur le dos du talonneur, le contourne par la droite et va chercher son short le plus loin possible devant. Pour me lier encore plus étroitement, je vais m'aider de la main gauche. Je me referme sur le talonneur comme le battant d'un volet. Je me retrouve face à lui en tournant le dos aux autres. Je suis très près de lui. Tout en cherchant à prendre le short de ma main libre, je pose une seconde ma tête sur sa poitrine. Le temps d'entendre son cœur battre lourdement. Il sent bon. Une odeur de camphre et de boucherie à l'ancienne, d'épices rares et de femmes endormies. Je sens son souffle chaud sur ma nuque. Nos sueurs se mêlent encore une fois⁸.

Une fois le ballon sorti de la mêlée, un pilier sera capable d'infliger un plaquage et d'ignorer la douleur de ce choc. Comme les lutteurs, les rugbymen entretiennent un rapport particulier à la douleur : « Au rugby, les marques et douleurs, au lieu d'inquiéter, rassurent. Dépassée l'alarme biologique, la douleur devient la preuve du devoir accompli, du contrat (personnel)

8. *Ibid.*, p. 14.



rempli⁹. » Rugbymen, lutteurs et autres athlètes développent ainsi des aptitudes à percevoir certaines sensations et à en ignorer d'autres. Sensibiliser et insensibiliser, tel est le travail de leurs entraîneurs.

Les sens, donc, peuvent être développés, non seulement chez les sportifs mais aussi chez chacun d'entre nous. Nous ne percevons pas comme les hommes d'antan. Historienne des manières de sentir, Claudine Haroche affirme que les sens ont connu des hiérarchies différentes selon les époques : « Le toucher constituait avec l'ouïe le sens le plus important au Moyen Âge. Il se range loin derrière la vue et l'ouïe dans la modernité contemporaine¹⁰. » La dévalorisation actuelle du toucher explique pourquoi le corps et le sport sont longtemps restés, dans notre société, des sujets d'étude secondaires. Pourtant, d'autres sociétés ont perfectionné et élevé des pratiques motrices et kinesthésiques, comme les arts martiaux, au rang de l'art¹¹. Notre dévaluation du sport occulte l'habileté et la sensibilité tactile des sportifs de haut niveau, qui n'ont d'égaux que celle des peintres ou des sculpteurs, qui extraient vie, grâce et mouvement d'un bloc de roche brute.

Comme Karine, les athlètes évoluent, et pas seulement sur le plan physique ; l'évolution des manières de sentir induit « des transformations profondes dans les processus de subjectivation et les types de personnalité¹² ».

9. LE HÉNAFF Yannick *et alii*, 2008, « Hématomes, éraflures, cicatrices », *Revue du MAUSS*, vol. 32, p. 553.

10. HAROCHÉ Claudine, *op. cit.*, p. 209.

11. SAMUDRA Jaida Kim, 2008, "Memory in Our Body: Thick Participation and the Translation of Kinesthetic Experience", *American Ethnologist*, 35, p. 665-681.

12. HAROCHÉ Claudine, *op. cit.*, p. 209.



L'exploration du monde sensoriel, tactile, ordinaire des athlètes pourrait ainsi constituer une voie privilégiée pour que le lecteur se mette « dans leur peau ». Étudier le monde des athlètes, c'est se demander comment ils sont formés, sensibilisés et insensibilisés. La réponse à ces questions permettra de voir les empreintes laissées par dix ou vingt années de pratique sur un athlète, qu'il soit lutteur, rugbyman ou autre.

Ces questions relèvent de l'anthropologie. D'ordinaire, les anthropologues vivent longtemps au sein de communautés pour observer, décrire et comprendre leurs manières de vivre. Je n'ai pas eu ce loisir. Les athlètes que j'ai rencontrés s'entraînent plus de 30 heures par semaine. Participer à tous leurs entraînements, dans six disciplines différentes, était impossible. J'ai donc réalisé des entretiens avec 17 d'entre eux. Je les remercie du temps précieux qu'ils m'ont offert. Chercher c'est éliminer, concentrer son attention sur un objet délimité précisément. Les sportifs qui m'ont fait l'honneur de partager leurs expériences et leur vie seront peut-être surpris de cette sélection. Je n'ai pu utiliser toute la richesse des entretiens menés avec eux. Elle excède ce qu'un livre peut contenir. Tout ce qui n'a pas trouvé place ici est cependant précieusement conservé et sera utilisé dans d'autres ouvrages ou articles.

Je tiens également à remercier Greg Downey et Daniel Lende : leurs travaux m'ont permis de faire fructifier les expériences partagées avec ces sportifs pour les transformer en connaissances. Comme ceux du professeur Bernard Andrieu, ils permettent une interdisciplinarité rigoureuse. À une époque où les connaissances scientifiques prolifèrent de manière exponentielle, cette capacité à articuler les connais-



sances de différentes disciplines est vitale. L'établissement de la cartographie tactile du monde des athlètes sert ainsi une problématique plus ouverte qui vise à étudier les relations entre leur éducation sensorielle – et notamment tactile – et tous les aspects de la vie individuelle et sociale.

Le but premier de cet ouvrage est de faire entrer le lecteur dans la vie et dans la peau des athlètes, de lui faire éprouver les mille sensations de leur quotidien, ressentir leurs émotions intimes et si singulières. Comme l'anthropologue Tim Ingold, je ne considère pas ces sportifs comme des sujets d'étude, mais bien plutôt comme des guides et des mentors¹³ : comprendre comment on « fabrique » des athlètes, pour mieux comprendre plus généralement comment on « fabrique » des hommes.

13. INGOLD Tim, 2007, "Anthropology Is Not Ethnography", *Proceedings of the British Academy*, 154, p. 69-92; INGOLD Tim et LUCAS Ray, 2007, "Reflections on a Teaching and Learning Experience", in HARRIS Mark (dir.), 2007, *Ways of Knowing: Anthropological Approaches to Crafting Experience and Knowledge*, New York, Berghahn Books.

